

naviguèrent sur la grande mer et qu'ils descendirent dans une île. Il est évident qu'il s'agit de l'Océan pacifique, puisque le point de débarquement, Aztlan, est situé près des côtes de la mer Vermeille ou golfe de Californie. Mais d'où venaient ces populations? Chimalpahin n'a pas osé se prononcer et s'est contenté de déclarer que ce n'est pas chose facile à dire à cause de l'immensité du globe. L'embarras assurément est grand. Toutefois, il nous paraît que cette question d'origine s'est extrêmement simplifiée et que les points sur lesquels les recherches doivent de préférence se porter aujourd'hui se trouvent réduits à un très petit nombre. En effet, les savants sont à peu près d'accord pour écarter les deux hypothèses qui font venir les premiers habitants de l'Amérique soit du N.-E. par le Groënland, soit du centre par une terre quelque peu imaginaire qui aurait joint le continent africain aux terres du Nouveau-Monde. Sans doute, des navigateurs islandais, norvégiens ou autres ont pu, vers la fin du neuvième siècle, visiter le Groënland et s'y établir; mais lorsqu'ils arrivèrent, l'Amérique était déjà habitée depuis fort longtemps par des tribus de race différente et venues d'autres régions. Quant à la seconde hypothèse, elle a définitivement pris rang parmi les fables, les récits merveilleux que les peuples ignorants se plaisent à créer ou à entretenir. Inutile de s'y arrêter pour la combattre.

Il reste donc un seul côté vers lequel nous puissions raisonnablement diriger nos regards, c'est l'Occident et plus particulièrement le détroit de Behring et le golfe de Californie. C'est bien là, sur les côtes du Pacifique même, que nous ramène le texte de Chimalpahin en désignant Aztlan comme point de débarquement, fait capital que reproduisent toutes les peintures indiennes relatives à l'histoire primitive des Mexicains et qui explique clairement les tentatives de Cortès et des deux premiers vice-rois de Mexico, Antonio de Mendoza et Luis de Velasco, faisant explorer la Californie, les Philippines, le littoral de la Chine et du Japon, afin de vérifier ce que la tradition leur avait appris ou ce qu'ils avaient cru reconnaître

par l'examen des peintures indiennes, touchant les premières populations de l'Amérique¹.

Ce fait de l'arrivée des Chichimèques à Téocolhuacan-Aztlan nous fournit également une preuve de la communauté d'origine des anciens peuples du Mexique. Nous retrouvons, en effet, ce nom de Colhuacan dans la plupart des annales indiennes comme servant à désigner diverses localités. Après *Teocolhuacan* ou *Cólhuacan* divin et peut-être terrible², les tribus d'Aztlan occupèrent *Uei Colhuacan* ou grand Colhuacan. Au sud de Ténochtlan était *Colhuacan*, métropole des Colhuas, et sur la rive orientale de la lagune s'élevait *Acolhuacan* ou *Tetzcuco*, capitale de l'empire chichimèque. Il y a là un rapprochement fort curieux qui naturellement nous conduit à supposer, avec quelque vraisemblance, que ces noms de localités sont

1. Le lecteur ne supposera certainement pas que nous avons ici l'intention de faire considérer ces hommes venus par Aztlan comme ayant été les premiers habitants de l'Amérique. Dans tous les cas, pour dissiper toute équivoque à cet égard, nous tenons à nous expliquer et à dire que nous voulons seulement montrer que les tribus civilisatrices de l'Anahuac durent venir du Nord-Ouest, et qu'elles furent précédées par d'autres populations qui avaient peut-être suivi le même chemin. Les tribus chichimèques et autres, dont nous avons parlé, étaient certainement en trop petit nombre pour que, dans un espace de temps relativement restreint, elles aient pu fournir une population aussi dense que celle qui existait en Amérique au moment de l'arrivée des Espagnols. D'autre part, les recherches anthropologiques et archéologiques attestent que l'on trouve dans le continent américain des habitants à une époque fort reculée, bien avant l'apparition des tribus que nous avons mentionnées. Sous le rapport de la linguistique, les langues parlées au moment de la conquête étaient si nombreuses et présentaient de telles dissemblances qu'il faut admettre, avec l'unité de race, une langue très ancienne, source probablement commune des divers idiomes répandus sur le sol du Mexique. Tout concourt donc à établir que les tribus chichimèques, toltèques et mexicaines, dont nous nous occupons, eurent des devanciers et que ces derniers venus sans doute aussi de l'Occident, soit par le détroit de Behring, soit par les îles de l'Océanie, suivirent les rivages américains du Pacifique, comme, à une certaine époque, d'autres hommes parcoururent sans contredire la côte opposée en s'échelonnant sur les terres du Japon, de la Chine, etc.

2. Il existe près du golfe de Californie un San-Miguel-Culiacan.

une réminiscence d'un premier berceau commun à ces anciens peuples, de même que le mot de *Chicomoztoc* « dans les 7 cavernes », appliqué à Aztlan et à Tlapallan, rappelle les habitudes qu'avaient ces tribus de vivre primitivement dans des cavernes.

Mais pour mieux saisir l'existence de cette antique civilisation, qui avait eu pour berceau les rivages du Pacifique et s'était répandue, à la suite de migrations successives, dans le Mexique, l'Amérique centrale et peut-être l'Amérique du Sud, il faut revenir au point de débarquement des Chichimèques, à Aztlan, et raconter la marche des tribus se dirigeant, par un double courant, vers les régions méridionales. Les Toltèques d'abord, les Mexicains (*Mexica*) ensuite, à des époques différentes, s'avancèrent vers le Sud-Est en longeant le versant oriental des Cordillères. Le second courant fut formé par les Chichimèques, qui, après s'être dirigés vers l'Est jusqu'à l'Atlantique, se replièrent vers le Sud-Ouest pour aboutir, comme les premiers, dans l'Anahuac, extrémité sud du grand triangle de l'Amérique du Nord, où devaient inévitablement arriver toutes les peuplades sorties des régions septentrionales pour aller à la recherche de climats plus doux et de pays plus fertiles.

Sans tenir compte de l'ordre chronologique de ces migrations, suivons un instant chacun des deux courants que nous venons de signaler. Vers la fin du sixième siècle, les Toltèques partirent d'un lieu nommé *Tlapallan*, dont on ignore encore la véritable situation, mais que l'on place généralement dans les contrées du Nord ou du Nord-Ouest du Mexique. Rien ne prouve que ce fut le berceau primitif de ces tribus, ou autrement dit leur premier point de départ. Si l'on pouvait remonter à une époque plus reculée, peut-être trouverait-on que cette localité de Tlapallan ne fut qu'une station de leurs longues pérégrinations. Quoi qu'il en soit, les récits, jusqu'à présent, nous montrent les Toltèques se mettant pour la première fois en marche à leur sortie de Tlapallan et, d'étape en étape, arrivant, vers 690, à Tullantzinco, où ils fondèrent un État qui dura plus de quatre siècles.

Les Toltèques étaient d'habiles artisans, travaillant mer-

veilleusement l'or, les plumes et les pierres précieuses. Ils étaient versés dans la médecine, connaissaient les propriétés des plantes, observaient les astres et avaient appris à calculer le temps, à déterminer la durée de l'année, des jours, des saisons, etc. Ils parlaient une langue qui était, dit-on, le *nahuatl* ancien et faisaient usage d'une écriture hiéroglyphique dont on attribue l'invention au grand réformateur Quetzalcoatl. Mais ce mode d'écriture était employé par tous les Indiens depuis la Californie jusqu'au Pérou. Il avait peut-être une origine plus ancienne encore.

Les Mexicains se mirent en marche après les Toltèques et suivirent à peu près le même chemin qu'eux. Ils quittèrent l'île d'Aztlan vers le milieu du onzième siècle, conduits par un chef, Huitzilton, qui, après sa mort, fut divinisé sous le nom de Huitzilopochtli (7^e Relation, p. 269). Les successeurs de Huitzilton continuèrent le voyage vers le Sud-Est et parvinrent dans l'Anahuac à la fin du treizième siècle. Le dernier de ces chefs militaires, Ténoch ou Ténochtzin, s'arrêta sur les bords de la lagune et jeta les fondements d'une ville à laquelle il donna son nom, Ténochtitlan ou Mexico (1325).

D'abord misérables pêcheurs, les Mexicains se firent ensuite commerçants et formèrent une corporation puissante de marchands qui dirigeaient les affaires, allaient au loin vendre divers produits et s'emparaient des terres qui leur convenaient. C'étaient de véritables conquérants.

Les Chichimèques, que nous avons vus débarquant à Aztlan en l'an 50 de notre ère, se montrèrent plus entreprenants que les Mexicains et les Toltèques. De bonne heure ils quittèrent l'île d'Aztlan, franchirent la chaîne des Cordillères et s'avancèrent directement vers l'Est jusque sur les bords de l'Atlantique. C'est de là que, toujours à l'état nomade, ils vinrent se fixer dans l'Anahuac. Il est fort probable que, dans cette seconde partie de leur voyage, les Chichimèques se divisèrent en deux grandes bandes. L'une suivit la côte, parcourut la Floride, les Antilles, et parvint sans doute dans le Yucatan, peut-être même plus loin. L'autre bande se dirigea vers le

Sud-Ouest et atteignit ainsi la vallée de l'Anahuac au commencement du douzième siècle, lors de la ruine des Toltèques. De là l'opinion qui fait venir de l'Est les premiers habitants du Mexique. Un siècle plus tard les mêmes Chichimèques se fixèrent à Tetzcuco sous leur chef Xolotl qui accueillit de nouvelles tribus civilisatrices d'Acolhuas venues de la Californie. Cette fusion s'opéra sans difficultés; des familles issues d'une même souche ne pouvaient être rivales. La vie nomade ayant alors fait place à la vie sédentaire, les peuples s'adonnèrent à la culture du maïs et eurent pour principal dieu *Tlaloc*, le génie qui engendre les pluies bienfaisantes et féconde la terre. Tels furent les commencements de l'empire d'Acolhuacan.

Ces trois grands peuples, les Toltèques, les Mexicains et les Chichimèques, avaient donc chacun leur caractère particulier. Les Toltèques étaient artisans, les Mexicains, guerriers et commerçants, les Chichimèques, agriculteurs. Mais ils se ressemblaient par divers côtés et reflétaient certainement dans leurs institutions, dans leurs mœurs, les principes d'une même civilisation.

Toutes les tribus, en effet, sont venues du Nord et généralement du Nord-Ouest ou de la Californie. Les hommes de ces temps reculés furent tous troglodytes ou habitants des cavernes. La religion était, à peu près partout, une sorte de polythéisme basé sur les éléments ou phénomènes de la nature et aboutissant au monothéisme, car au-dessus de dieux multiples on plaçait un dieu unique nommé par les Mexicains *tloque nauaque*, « celui qui est auprès des choses, qui les gouverne » ou *ipalnemoani*, « celui par qui vivent les hommes ». Tous les peuples faisaient des sacrifices de prisonniers ou d'animaux. Les *teocalli* ou temples étaient disposés pour d'immenses hécatombes. Les rites et cérémonies variaient peu de tribu à tribu. Les idiomes étaient nombreux, mais la langue la plus universellement employée était le *nahuatl* que l'on retrouve encore parlée aujourd'hui dans plus de vingt états.

L'écriture comportait partout l'emploi des mêmes procédés ou de procédés analogues. D'abord on fit usage des *quippos* ou cordelettes de diverses couleurs et nouées diffé-

remment pour rappeler les grands événements, les incidents, les usages de la vie. On trouve cet instrument non seulement chez les peuples de l'Anahuac, mais parmi les tribus du Pérou, qui paraissent l'avoir eu plus tard et l'avoir gardé aussi plus longtemps. Ensuite vinrent les hiéroglyphes ou signes figuratifs, qui comprenaient des caractères symboliques ou idéographiques et des caractères syllabiques ou phonétiques. L'alphabet n'était connu nulle part et l'élément littéral a été signalé, chez les Mexicains du moins, dans quelques cas seulement, au commencement et à la fin de certains mots, fort rarement au milieu.

Enfin, tous les peuples avaient le même calendrier, le même cycle de 52 ans; mais, comme nous l'avons dit plus haut, ils variaient quant au point de départ. Cette différence montre que si le principe de supputation avait été conservé, l'origine du cycle, remontant sans doute dans la nuit des temps, avait été perdue au milieu des pérégrinations et des vicissitudes qu'il avait fallu traverser.

Tous ces faits, tous ces rapprochements nous semblent prouver suffisamment la communauté d'origine des anciens peuples du Mexique, et en même temps n'autorisent guère à affirmer que cette civilisation fût toltèque plutôt que mexicaine ou chichimèque¹. Ils nous portent au contraire à conclure qu'elle n'était ni l'une ni l'autre. Mais alors quelle était-elle? à quelle époque doit-on la placer? Nous croyons qu'il faut faire remonter cette civilisation aux temps qui ont pré-

1. On a beaucoup discuté sur l'influence civilisatrice des Toltèques et l'on a longtemps cru que cette nation avait servi de modèle aux autres peuples du Mexique. Cette thèse, qui paraissait entièrement abandonnée, a été reprise, en 1885, par M. Désiré Charnay dans ses *Anciennes villes du Nouveau-Monde*, où il est arrivé par la comparaison des arts et monuments à cette conclusion que les civilisations disparues, soit au Mexique, soit au Yucatan, étaient relativement modernes et d'origine toltèque. M. D. Brinton, professeur à l'Université de Pensylvanie, a publié dans le *Recueil de la Société philosophique américaine*, sept. 1887, une notice dans laquelle il combat l'opinion de M. Charnay. Cette notice est intitulée : *Were the Toltecs an historic Nationality?*

cédé les trois grandes migrations, et que les Aztèques, ou habitants d'Aztlan, en furent les véritables dépositaires, sinon les créateurs. Ce qui nous paraît certain, c'est que les Aztèques, qui ont été longtemps confondus avec les Mexicains, furent la souche des grandes familles qui partirent de l'île d'Aztlan, parcoururent le continent américain et se fixèrent pour la plupart sur le grand plateau de l'Anahuac.

Le lecteur a pu croire, en parcourant ces réflexions, que nous nous livrions gratuitement à une digression à propos de l'arrivée des Chichimèques à Aztlan; mais nous sommes convaincu que cette question touchant la communauté d'origine des anciens peuples du Mexique se rattache tout à fait au grand événement rapporté par Chimalpahin dans sa 2^e Relation. D'ailleurs, en maints endroits de ses annales, l'auteur a pris soin de rappeler le fait d'une manière très significative. Nous citerons en particulier le passage de la 7^e Relation concernant la chute définitive des Mexicains, où il est dit: *Axcan tlami yn intlahollo yn teyacanque, yn otepachoco ypan Mexicayotl, Aztecayotl, Chicomoxtocayotl*. « Là finit l'histoire des chefs et des souverains de l'empire de Mexico-Aztlan-Chicomoxtoc¹. » Évidemment, dans la pensée de Chimalpahin, les peuples dépendants de cet empire avaient une commune origine, un même berceau, *Aztlan-Chicomoxtoc*. Nous n'avons donc fait que développer et éclaircir une question intéressante, implicitement contenue dans les Relations que nous avons traduites.

A cette question s'en relie une autre non moins attachante, le principe de l'autorité, qui, à peu près le même partout, reposait sur l'élection. Mais, tout en conservant cette base fondamentale, le pouvoir se modifia et prit trois formes successives que nous allons faire connaître. Les prêtres qui subordonnaient tout à l'Être suprême, dont ils se disaient les représentants, furent les premiers gardiens des tribus en même temps que les directeurs zélés des affaires. Mais quand les hommes se furent multipliés et que l'excès de population né-

1. Voyez année 1565, p. 275.

cessita une expansion au dehors, les ministres, sans perdre de leur influence, remirent souvent à d'autres le soin de guider et d'administrer. C'est ainsi qu'après leur départ d'Aztlan, nous voyons les Mexicains commandés par Huitzilton avec le titre de *teyacanqui* ou conducteur d'hommes. Élu dans un conseil qui était tenu par les principaux personnages, ce chef était, soit un ministre, soit un grand, et recevait de la bouche des prêtres eux-mêmes des recommandations et des instructions sur la manière de conduire les tribus. Durant ces longs voyages en corps de nation, les hommes, sans cesse en armes, étaient obligés de combattre pour se défendre et protéger leurs familles. Aussi le *teyacanqui* était presque toujours choisi parmi les plus vaillants appelés *quaubtli*, *ocelotl*, c'est-à-dire aigles, tigres. Il recevait le nom de *quaubtilatocauh*, chef des aigles ou généralissime. Ténochtzin, dont nous avons déjà parlé, porta ce titre de commandement et pendant soixante-quatre ans fut à la tête des Mexicains (1299-1363). C'est sous lui, avons-nous dit, que la nation s'arrêta sur les bords de la lagune et fonda Ténochtlan (1325). On peut considérer cette date comme marquant la fin de la vie nomade chez les Mexicains en même temps que celle du pouvoir militaire. En effet, après la mort de Ténochtzin et les trois ou quatre années de trouble qui la suivirent, la nation élut un roi dans la personne d'Acampichtli, simple sujet, mais petit-fils par sa mère du souverain de Colhuacan, Coxcoxtli (1367). Le monarque prit le titre de *tlatoani* ou parleur. C'est que chez les Mexicains, dont la langue était réputée si harmonieuse, le roi devait être habile orateur et s'entourer d'hommes experts dans l'art de la rhétorique. L'éloquence était la marque distinctive des chefs ou *tlatoque*; sans elle, il n'y avait pas possibilité, dans les premiers temps du moins, de s'élever au-dessus des autres et d'exercer le commandement. L'installation du nouveau souverain donnait lieu à une imposante cérémonie, dans laquelle l'éloquence faisait presque tous les frais. Le grand-prêtre le plus en renom pour les talents oratoires prenait le premier la parole et s'adressant directement au roi lui rappelait, en termes élégants et res-

pectueux, qu'il devait à l'être invisible, impalpable, le choix de sa personne fait par les grands; qu'étant sur terre l'image de la divinité, il était tenu de bien gouverner, d'être modéré dans sa justice et de répandre la joie parmi le peuple. Un second orateur dépeignait en quelques mots l'allégresse générale et souhaitait au souverain des jours longs et prospères. Le roi répondait ou chargeait l'un des siens de répondre en son nom pour remercier et témoigner de sa soumission aux volontés exprimées. Il ne jouissait pas moins d'un pouvoir absolu jusqu'à disposer de la vie de ses sujets. Dès son installation même, le roi pouvait, si l'orateur n'avait pas d'une manière satisfaisante accompli sa tâche, user de cette terrible prérogative en l'envoyant à la mort. Dans les divers actes du gouvernement sa volonté était souveraine. Chimalpahin nous dit (pp. 128 et 129) que Moteuhçoma I régla lui-même la succession au trône entre les trois fils du prince Teçoçomoc et donna la priorité au plus jeune *Axayacatl*, à cause de sa bravoure. Ainsi, depuis son origine, le caractère de l'autorité chez les Mexicains avait bien changé. Théocratique d'abord, elle était devenue militaire, puis monarchique, et enfin, malgré son caractère électif, tout à fait absolue. Pourtant elle resta toujours placée sous l'influence des ministres qui en toutes circonstances s'occupaient des affaires du pays et allaient jusqu'à admonester le peuple, les grands et les souverains.

Ceux-ci avaient sous leur dépendance des seigneurs (*pilli*, *teuhctli*, etc.) à qui ils avaient concédé des terres en reconnaissance de services rendus, confié l'administration de telle ou telle province et conféré des titres en rapport avec leur dignité. Les seigneurs devaient prêter secours au monarque et lui payer des tributs, la plupart du temps en nature, qui variaient suivant les localités. Ces relations entre le roi et les grands constituaient un état social rappelant d'assez près le régime de la féodalité.

L'homme du peuple ou *maceualli* était libre et pouvait s'élever, parvenir aux honneurs, aux fonctions publiques. Mais, dans certains cas, il devenait esclave et ses descendants avec lui. Ainsi celui qui, ayant manqué de prévoyance, n'aurait

pu, durant une disette, subsister et se serait trouvé dans la nécessité de se vendre, était condamné lui et les siens à rester dans l'état de servitude. Les marchands jouissaient de certains privilèges et formaient à Tlatilulco une puissante corporation. En 1379, ils furent assez forts pour se séparer des Ténoccas et constituer un État indépendant qui dura jusqu'en 1473. A cette époque, Axayacatl, sixième roi de Mexico, reprit Tlatilulco et rendit à la royauté son ancienne prépondérance.

Les guerres étaient fréquentes et avaient pour causes, tantôt la rébellion des seigneurs, tantôt l'esprit de conquête. Elles n'étaient pas meurtrières, mais on y faisait beaucoup de prisonniers qui étaient ensuite immolés dans les temples. Chimalpahin nous signale certaines particularités vraiment dignes de remarque. Quelquefois les chefs et les grands succombaient dans la lutte, tandis que le peuple était épargné. La guerre était alors appelée *tlacolyaoyotl* ou guerre ordurière (voyez année 1347, p. 7). Le contraire avait aussi lieu, c'est-à-dire que les grands se retiraient après s'être montrés à l'ennemi et laissaient le peuple combattre. Celui-ci payait seul de son sang. La lutte ainsi favorable aux seigneurs prenait le nom de *xochiyaoyotl*, guerre des fleurs (voyez année 1387, p. 8).

Nous pourrions encore étendre ces appréciations en nous plaçant sous divers autres points de vue, mais nous avons déjà suffisamment montré, par ce que nous avons dit, tout le parti que l'on peut tirer des annales de Chimalpahin. Nous terminerons par l'examen d'un fait dont les historiens ont pour la plupart ignoré les vraies causes et les principales circonstances. Nous voulons parler de la mort du dernier Moteuhçoma, vulgairement Montézuma. Bernal Diaz del Castillo a raconté, dans son *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, que les soldats de Cortès avaient défendu et abrité le monarque mexicain contre les attaques furieuses de ses propres sujets, mais qu'à la fin Moteuhçoma, ayant été frappé de trois pierres et d'une flèche, avait refusé de se laisser soigner et était mort peu de temps après.

Bernardino de Sahagun, qui n'osait sans doute pas faire

connaître le vrai genre de mort de Moteuhçoma, s'est montré d'abord très bref à ce sujet, et s'est contenté de dire que les Espagnols avaient jeté le corps du monarque en un lieu de la ville, appelé *Teayoc*, « tortue de pierre ». Les Mexicains ayant reconnu le cadavre le relevèrent pieusement et lui rendirent les honneurs suprêmes. Plus tard, Sahagun moins scrupuleux, ou mieux informé peut-être, ne craignit pas d'avouer que les Espagnols avaient fait périr Moteuhçoma par le garrot avec d'autres princes et qu'ils avaient porté son corps dans l'endroit désigné. Nous allons voir que Chimalpahin a été bien plus positif. Il rapporte, en effet (p. 191), qu'au mois de *tecuilhuitontli* de l'an 1 silex (1520), les Espagnols, maîtres de Moteuhçoma, l'étranglèrent et prirent la fuite pendant la nuit. Ils avaient aussi tué de la même façon Cacamatzin, roi de Tetzcuco, et Itzquauhtzin, gouverneur militaire de Tlatilulco. Pour que l'on ne puisse pas s'y méprendre, l'annaliste indien ajoute : *Ym extin quinquechmatillotehuaque yn Españoles*. « Tous les trois furent étranglés par les Espagnols ». Ainsi, le doute n'est plus permis, la mort de Motheuçoma doit être imputée aux chefs seuls de la conquête, qui auraient certainement pu, en présence de l'état malheureux du peuple mexicain, ne pas commettre un pareil crime. La ville de Ténochtitlan était complètement ruinée, ses habitants avaient presque tous succombé misérablement, un grand nombre, dit-on, avaient été mangés. Le peu d'hommes valides qui restaient encore étaient incapables de relever le pays ou de nuire en quoi que ce soit à leurs nouveaux maîtres. Le meurtre de Moteuhçoma était donc inutile et devait avoir pour effet, en ne servant pas les intérêts des vainqueurs, de rendre ces derniers plus odieux à un peuple brave, généreux et digne d'un meilleur sort.

Paris, le 1^{er} octobre 1888.

Sans entrer dans de trop longs détails sur la manière dont nous avons conçu notre travail, il nous semble indispensable d'en dire quelques mots et surtout de donner certaines explications que le lecteur est en droit de réclamer.

Le texte des annales de Chimalpahin n'a en général ni point ni virgule; les syllabes s'y suivent confusément, avec des coupures défectueuses, et l'on voit les majuscules figurer sans distinction au commencement ou dans le corps des mots dont l'orthographe revêt souvent des formes très différentes. Malgré ces irrégularités, nous avons copié le texte fidèlement, en ayant soin toutefois de bien séparer les mots, de mettre exactement la ponctuation, de traduire les abréviations, et de corriger les erreurs, sauf à les signaler dans les notes. Nous avons fait aussi de nombreuses restitutions, et pour les cas, assez rares d'ailleurs, où il ne nous a pas été possible de rétablir le texte en toute sûreté, nous nous sommes abstenu, et nous avons remplacé par des points les lettres et les mots manquants ou illisibles. Non seulement nous avons séparé nettement et clairement les années, mais nous avons formé des alinéas toutes les fois que le changement du sujet pouvait nous y autoriser.

En ce qui concerne la traduction, nous avons longtemps hésité pour savoir s'il conviendrait de la faire littérale. Nous nous sommes enfin décidé pour ce dernier mode, avec la persuasion que c'était le seul moyen de serrer de plus près le texte, de ne rien omettre, de rester constamment fidèle et de conserver aux faits leur véritable caractère. On trouvera sans doute dans notre interprétation des répétitions, des longueurs; mais on y verra comme une reproduction du style mexicain où la redondance était plus que permise et paraissait être un ornement, un des caractères de l'élégance. Les personnes enfin qui voudront étudier la langue *nahuatl* pourront plus facilement saisir ses tournures, ses formes, et se familiariser promptement avec elle. En un mot, l'exactitude historique et la fidélité du calque littéraire, voilà le double résultat que nous avons poursuivi.

Pour faciliter les recherches et éviter au lecteur des pertes de temps, nous avons mis, à côté de la traduction, les millésimes en *manchette*. Ceux d'entre

eux qui, dans la septième Relation, sont marqués d'un astérisque avertissent que ces années sont également mentionnées dans la sixième Relation. On pourra donc s'y reporter sans hésitation.

Les notes, pour la plupart philologiques et historiques, se réfèrent directement au texte et non à la traduction. Elles ont été restreintes autant que possible pour ne pas encombrer une œuvre déjà difficile à pénétrer et à comprendre. Aussi en avons-nous, en principe, écarté l'étymologie des noms de lieu et de personne pour la renvoyer à la table des matières.

Il nous a semblé que cette dernière au contraire devait être très étendue, afin de pouvoir plus facilement se reconnaître au milieu d'une nomenclature considérable de noms propres. Nous croyons avoir dressé cette table dans de justes proportions et tout à fait en rapport avec l'intérêt historique de l'œuvre et les nombreux détails qu'elle renferme.

ANNALES

DE

DOMINGO DE SAN ANTON

MUÑON CHIMALPAHIN

SIXIÈME RELATION

..... 1
 XIII tochtli xihuitl, 1258 años². Année 13 lapin, 1258. Alors 1258
 Ynic hualquizque in Xicco yn les Chichimèques se rendirent à
 Chichimeca yn intlan Chalca yn Xicco chez les Chalcas qui habi-
 oncan catca XVIII xihuitl yn aten- taient ce lieu depuis 18 ans et
 co⁴ cenca quipopouhtinenca, ynic s'occupaient à faire de l'art divi-

1. Une note « 14 ojas » écrite à la fin du ms. semblerait indiquer qu'il était composé de quatorze feuillets. Les huit premiers ont disparu.

2. Le manuscrit porte à tort : « 1257 años ». L'année XIII tochtli étant la 13^e du 4^e cycle mexicain, qui a commencé en 1246, doit nécessairement tomber en 1258; la date qui suit (1261) est d'ailleurs très exacte et montre suffisamment l'erreur.

3. Xicco ou Xico est situé dans une île du lac de Chalco. Son nom vient de xicli « nombril, point de mire » et de co « sur, dans » suffixe de noms de lieu; sans doute à cause de sa situation vers le milieu du lac.

4. On pourrait peut-être traduire : « et s'occupaient à faire de l'art divinatoire à Atenco ». Ce nom de lieu, qui signifie : sur (co) le bord (tentli) de l'eau (atl), paraît avoir appartenu à plusieurs localités. La plus connue est celle qui était située sur la lagune près de la ville de Tetzcucó. Aujourd'hui les eaux se sont retirées, laissant Tetzcucó bien loin du lac. Mexico, qui s'élevait dans une île, a vu un moment la rive à la distance de 4 à 5 kil.; mais, depuis 25 ans, les eaux se sont rapprochées au point de menacer ses portes. Chimalpahin mentionne dans la 7^e Relation d'autres Atenco, notamment Chalco-Atenco et Tlacochealco-Atenco (voyez ci-après, p. 28 et 62). Enfin, un des quatre quartiers sud de l'ancienne ville de Mexico portait le nom d'Atenco. Peut-être ne faut-il voir dans Atenco qu'une désignation spéciale servant à indiquer les localités voisines des rivières, de la mer, etc., comme nous faisons nous-mêmes en disant : Boulogne-sur-Mer, Villeneuve-